Aujourd'hui, un samedi de printemps, un matin de soleil dans mon atelier, je regarde. / Je regarde enfin ce qui sera bientôt perdu : l'ombre portée du simple vitrage sur le blanc des murs. Je ne l'avais jamais vu ainsi. Les irrégularités de la vitre projettent un dessin immobile proche de la surface frémissante, celle de l'eau d'un lac sous le vent. Je regarde l'ombre de la transparence. / Ce carreau, c'est finalement une peau de dentelle, qui se projette, invisible sur tout l'espace qu'elle éclaire. / La lumière révèle au regard la forme des choses. / Je ne connais pas l'absence de lumière, le vide obscure totalement. Comment se l'imaginer ? Où se situe le lieu où, les yeux ouverts, je ne pourrais pas deviner ma main nue qui jouerait devant mon visage à attirer mon attention ? / Il fera noir dans plus de deux heures. Ce que je vois du ciel, par la fenêtre ouverte, est d'un gris uniforme (couvert), sans nuages. La seule imperfection à cette uniformité vient de mes yeux, de ce phénomène de rémanence qui me fait entraîner dans ce gris la silhouette minérale du paysage urbain. / Peut-on dire qu'une lumière est immobile ? La lumière de la nuit tend sans doute à cette immobilité. Quand il fait noir, il fait noir, et c'est le même du début à le fin de la nuit. / « On a la nuit devant soi », on a rarement la journée devant soi. / Le soleil doit être en train de se coucher, ce n'est pas tant le ciel que le papier de mon carnet qui s'assombrit. Maintenant la lampe est allumée chez le voisin, les oiseaux chantent autrement, le bruit de la ville est plus sourd. Le mur blanc bleuté de la cour est plus présent. / Toujours devant la fenêtre ouverte : derrière moi, mon atelier, lui, souffre déjà de la tombée de la nuit. / Ce qui me frappe aujourd'hui c'est la correspondance entre la couleur du ciel et la tiédeur de l'air. / Devant ma fenêtre fermée, je retrouve mon paysage minéral, cette fois sous un ciel bleu, encore uniforme mais bleu. / Je découvre une sorte de chahut visuel provoqué par le jeu des ombres portées sur les bétons et les briques. Une hiérarchie s'est installée entre les morceaux de ce tableau exposés, soumis, frappés par la lumière partisane du soleil et ceux, ancrés, supports aux silhouettes du bâti. / J'ouvre la fenêtre et l'air tiède du printemps s'impose avec impertinence, comme le complément évident du tableau. / Et sur un mur de briques, une ombre bouge, c'est celle du grand érable d'un jardin voisin, je ne l'avais jamais vue. Ce tableau minéral ne révèle pas le vent, le mouvement de l'air. A bien regarder, la seule présence végétale, une vigne vierge, frémit un peu ce soir. / Dans un carreau, le reflet d'un bâtiment de briques – inconnu, lointain, plus nouveau, plus rouge – me rappelle qu'à l'ouest, en ville, un mur peut s'offrir un bain de lumière dorée et repousser un peu la nuit. / Et de nouveau le bleu est revenu dehors, comme un bain, épicé maintenant par cette petite ampoule jaunâtre. / Et la direction du clair (la fenêtre vers le ciel) sur le visage de mes amis. / Au dessus de ma tête, des traces de nuages, ressemblent à de la fumée, éclairée de rose comme le ventre des hirondelles. / Maintenant c'est un vrai troupeau de vrais petits nuages orientés. Comme rebondis, offrant tous leur flanc ouest à ce qui reste de soleil. Poussés plus tard vers l'horizon comme s'ils glissaient sur la peau d'une sphère imaginaire, ils s'assombrissent dans une nouvelle maigreur et deviennent taches sombres sur le fond du ciel gris bleu. / Je suis éblouie par ces morceaux clairs du paysage. Est-ce la puissance de la lumière ou la sensibilité de mes yeux éprouvés comme le corps entier par cette chape de chaleur. / L'orage perd du terrain, il bat en retraite. / Je regarde pour comprendre la lumière. / Tout m'étonne toujours. / J'ai lu au soleil du jardin. Maintenant le ciel est couvert de fins nuages gris. / Couchée sur le dos, je remarque, entre l'image du ciel et mes yeux (mon regard), une myriade de petites lucioles agitées dans une danse serrée. Qu'est-ce qui dans mes yeux fabrique ces petites boules de tapioca brillantes, magnifiques, joyeuses ? / Quelle étrange sensation de pouvoir observer - en souriant - ces mouvements guidés par une loi inaccessible à ma conscience. Regarder encore. / Dehors, devant le jardin, il fait gris, comme si la nuit allait tomber. / Je m'assied dos au mur, la grande fenêtre de la cour à ma droite, les deux fenêtres de la rue à gauche. Le temps est à l'orage (encore). / C'est la cour qui attire mon regard, peut-être parce qu'elle dit le mieux l'orage : la chaux des murs mouillés par la pluie retrouve leur bleu choisi, les feuilles du lavatère et du jasmin frissonnent sous les gouttes et le torrent d'eau dans la gouttière. Côté rue, rien ne bouge, la lumière est jaune. / L'espace s'obscurcit (les jours raccourcissent déjà). Je voudrais, aujourd'hui, avoir la patience d'attendre la nuit. / Ce matin le ciel est lavé. / Une (fausse) promesse de beau temps : un ciel bleu, dix légers nuages. / Un dimanche de vent, de pluie, de silence. / Ce doit être le « jaune » de la lampe de bureau qui affirme le gris du dehors. / Chez moi, dans le minéral, le ciel se manifeste comme puits de lumière ; ici il promet une immensité. / En quelques minutes l'horizon s'est rapproché. Hier il faisait « lourd », ce matin le ciel s'est assombri. J'ai acheté, en ville, un parapluie orange. / Saisir la fin du jour. En ville. / D'abord les oiseaux. Un voisin descend son volet. J'attends, va-t-il se passer quelque chose ? L'autre voisin allume une lampe orange, il entre dans la nuit. Des chats, un chien. Le ciel blanc. Le bruit de fond de l'autoroute et six billes de verre contre le mur peint, six perles de lumière. Le rectangle orange du voisin s'intensifie. Des cloches (jamais entendues), le ciel rosit. / Je reprends ma place sur la petite chaise (D'abord l'odeur du chat, je m'en occupe tout à l'heure). Revient la réalité de l'expérience dans l'observation ; la perception. Pour voir, j'entends. Je regarde la pampille se balancer au ciel, je la vois et j'entends les oiseaux. / L'impression aujourd'hui que la source de lumière du printemps vient de très loin pour révéler mon paysage entier. / L'été s'installe, le printemps jamais. C'est peut-être ce qu'on lui reconnaît. Il m'apparaît comme un passage. La fameuse lumière printanière vient de la transparence des choses, peu ou pas de feuilles. La variétés des verts, aucune lourdeur, aucune masse, pas de frontière. / M'attacher à ne rien perdre et à ne rien fabriquer en écrivant. Glaner sans effort, sincèrement, les petits morceaux des traces de ce questionnement. / Je vois la relation entre le reflet au plafond de la lampe de la cuisine et son image bleutée dans le miroir posée sur la cheminée. Je vois l'ombre des croisillons de la porte vitrée – portée par la lampe côté jardin - sur l'angle du mur blanc côté rue. Je crois comprendre que les éléments se transportent. Je vois des ricochets heureux. Souvent la trace – l'ombre ou le reflet – rappelle son origine à celui qui fait de la place pour le voir. Même le bois légèrement poli (par le temps) de l'armoire à volets « rend » la lumière de lampe. / Dans la forêt, sur la plage, dans les champs, les vergers, les jeux sont autres ; les « dispositifs » plus simples. Les matières, les couleurs, les densités, les fragilités sont premières. Ne pas vouloir les décrire à distance. Attendre d'y être, y frotter mon regard. /Déjà, à distance, je pressens que si le dispositif est simple, les variations infinies de nuances dans l'angle des rayons, sa couleur, son intensité font la richesse du regard sur la nature. / « Le dispositif », « un dispositif » ou « des dispositifs » pourrait être le titre de l'expo. / Parfois j'ai faim de couleurs, jamais de lumière. Une fin de matinée de printemps, sur la terrasse vers la lumière. Cette année, le moment suspendu du printemps – celui qui retient l'explosion des feuilles - n'arrête pas de me ravir. Cette année cette étape s'installe comme l'été s'installe. Une composition de transparence et de tendresse. On attend la chaleur, je la redoute. Elle va, comme toujours, commander de sa baguette magique la maturité, l'opacité et peut-être la majesté. Et le ciel va, une fois encore, se cloisonner. Je redoute. Ce matin c'est au bleu que je m'accorde. Et j'en ai faim (aujourd'hui plus comme une cigarette à fumer qu'une glace à manger). Le bleu, devant moi celui du ciel, tendre à pleurer, timide ; celui du carré du mur du jardin, proche et familier. Je convoque le bleu de la statuette égyptienne de Bernard Villers, celui de Sylvie et le bleu laiteux de la mer à Wissant.